

Ahmed CHENIKI

Monde arabe et francophonie : le cas du Moyen-Orient

Ces derniers temps, il est souvent question des relations du Monde arabe et de la France et des différents espaces de rencontre et d'ignorance caractérisant ces rapports. Ce serait peut-être utile de montrer comment le Moyen Orient a découvert l'« Occident », l'altérité et la francophonie. Ainsi, peut-être, nous pourrions comprendre ces lieux de convergence et de divergence pouvant à la fois distinguer et rapprocher l'Europe du Machrek. La Nahda ou la renaissance au dix-neuvième siècle constitue l'élément de référence fondamental.

Le dix-neuvième siècle a permis aux Arabes du Moyen-Orient de s'interroger sur leur présent, de s'organiser en associations et de revendiquer une autre manière de vivre, c'est-à-dire l'autonomie ou l'indépendance. Les choses devenaient claires pour de nombreux réformateurs qui voulaient en finir avec leur statut de "colonisés" et décider librement de leurs choix et de leur devenir. La présence turque devenait de plus en plus intolérable. La France semblait fasciner certaines élites qui voyaient en elle une sorte d'ersatz à la présence Ottomane dont elles commençaient à contester les pouvoirs et à dénoncer les décisions répressives et le mépris affiché à l'égard des Arabes. La langue arabe était marginalisée, les postes-clés de l'administration et de la politique étaient dirigés par les turcs qui pouvaient se permettre toutes les fantaisies et les lubies.

En Syrie qui comprenait alors le Liban, la Jordanie et la Palestine, on commençait à développer une conscience nationale. Les élites s'organisaient et animaient des clubs politiques. Les cafés se transformaient en autant de lieux d'opposition au régime en place. Les relations qu'entretenaient les Syriens avec les Européens et les Américains favorisaient cette prise de conscience qui allait provoquer des réactions violentes des dirigeants turcs. Tout le monde connaît les liens établis par les missionnaires chrétiens venus d'Amérique et de France avec les Libanais qui adoptèrent, d'ailleurs, les premiers les formes de représentation occidentales. De nombreuses écoles ont été ouvertes par les Missions occidentales. Les Maronites prenaient en charge un enseignement en arabe à côté de la langue turque obligatoire et animaient certains cercles politiques semi-clandestins. Des groupes de Libanais étaient envoyés poursuivre leurs études en France. Les Syriens, grâce à certains dirigeants turcs plus ou moins ouverts et séduits par les idées libérales de l'Europe, accueillirent sans trop de résistance les formes de représentation européennes. Déjà, le sentiment national commençait à

gagner de grands pans de l'élite qui, divisée, cherchait à mettre en œuvre une entreprise nationale de mobilisation sociale.

On trouvait ici et là des "intellectuels", qui militaient pour la prise en charge totale des valeurs françaises et d'autres, essentiellement musulmans voulaient créer une synthèse entre les idées de l'Europe et de l'Islam. Le débat autour de cette question se caractérisait parfois par une grande violence qui mettait face à face les deux courants dominants de la société syrienne. D'ailleurs, ces discussions se retrouvaient en Egypte, malgré le soutien du vice-roi, Mohamed Ali qui a régné de 1805 à 1848, à une politique de reproduction mimétique du modèle français. Pour Mohamed Ali, le modèle français, devait régir la société égyptienne. Ce choix politique et idéologique dérangeait profondément les Azharistes qui considéraient cette option comme remettant en question les valeurs arabo- islamiques. Une opposition sourde caractérisait les relations d'El Azhar avec les nouvelles institutions de l'Etat calquées sur le modèle français. Cette séduction de la France poussait le souverain jusqu'à soutenir la colonisation française en Algérie.

L'Egypte s'est engagée dans une entreprise de construction d'un Etat central fort, de la constitution d'une armée nationale forte, de la mise en place d'une économie puissante et de la modernisation de l'agriculture. Ainsi, la faiblesse des résidus de l'appareil étatique sous les mamelouks a incité Mohamed Ali à mettre en œuvre un sérieux programme de rénovation de toutes les structures politiques, militaires, économiques et culturelles. De 1808 à 1815, il entreprit une grande réforme agricole qui vit l'Etat devenir maître des terres et qui lança une grande opération d'irrigation qui avait pour objectif de rénover l'agriculture. De nombreuses usines étaient construites: armes, coton, sucre, manufactures... Des embryons d'une vie parlementaire de type européen commençaient à se mettre en place. Les germes d'un syndicalisme militant voyaient le jour. Comme au Liban, de nombreuses écoles furent ouvertes. En 1875, l'Egypte comptait pas moins de 4685 établissements scolaires (avec un nombre de 100000 élèves). Ce qui était énorme, comparativement au début du siècle.

Avec le règne de Mohamed Ali, un Etat central doté de structures à l'Européenne vit le jour et donna à l'Egypte l'image d'un pays "moderne" mais encore accroché aux frasques de l'Europe. Les conflits idéologiques s'exacerbaient. La féodalité laissait sa place à une bourgeoisie ambitieuse qui cherchait à dominer tous les leviers de l'Etat. Des partis politiques représentant les différents courants de la bourgeoisie et de l'aristocratie furent créés: parti el oumma (La nation, 1906), parti el Islah (parti de la réforme, 1907), parti national (Mustapha Kamel, 1907). Deux éléments caractérisent cette période: la fondation des partis politiques et les conflits

entre la bourgeoisie naissante et la féodalité qui commença ainsi à perdre ses privilèges et ses avantages. On ne peut ignorer la révolution d'El Orabi qui fit mobiliser les masses contre le pouvoir central dirigé par Tewfik et les Anglais qui dominaient l'administration et dictaient sa politique au Khédive qui en tenait grandement compte.

Mohamed Ali qui a contribué sérieusement à réformer le système politique égyptien, a accordé une place importante à la langue arabe (qui fut la langue exclusive de la presse après 1840) et a permis aux Egyptiens d'entrer au gouvernement et de reproduire les espaces français de représentation. Ali Moubarak fut nommé ministre, ce qui était une grande nouveauté et une profonde révolution. Le Machrek a connu vers le dix-neuvième siècle une grande ferveur pour les valeurs européennes. Les différentes missions catholiques et protestantes en Syrie et l'Expédition de Napoléon (1798-1801) permirent aux Arabes de cette région de se familiariser, malgré eux, avec l'Europe et de connaître un certain nombre d'éléments de leur culture. Une autre réalité finit par décider certaines élites à se rapprocher davantage des Européens et à solliciter leur aide: le refus de la présence Ottomane. Ce choix n'était pas facile à prendre d'autant plus que l'Europe était également un facteur de crainte. Mais, pensait-on, leur alliance avec l'Occident leur permettrait de se débarrasser définitivement des Turcs viscéralement haïs par les populations autochtones qui acceptaient mal les injustices criardes qui régissaient les relations dans la Cité. Il y avait, en quelque sorte, une sorte de rapport complexe qui alternait entre la fascination et la répulsion. Au Liban, le courant pro-européen était très fort et soutenu par une puissante communauté chrétienne qui cherchait par tous les moyens à mettre fin à la tutelle turque et à favoriser une certaine présence européenne.

En Egypte, une sérieuse controverse opposait l'institution d'El Azhar aux rénovateurs et à ceux qui voulaient emprunter les structures françaises. Même des réformateurs connus comme Jamal Eddine el Afghani et Mohamed Abdou qui fut rédacteur en chef *d'el waqa'i el masria* (journal officiel) à partir de 1877 furent relativement séduits par la civilisation européenne et invitèrent El Azhar à procéder à de profondes réformes. Les choses n'étaient pas simples d'autant plus qu'une grande césure entre les élites et la société rendait la communication extrêmement difficile et délicate. C'est vrai que la haine pour le Turc jouait en faveur des "modernistes" qui, souvent, marginalisaient les cultures locales. Mais les autorités politiques, et à leur tête Mohamed Ali Pacha, vouait une grande fascination pour les valeurs occidentales. Les voyages des lettrés dans les pays d'Europe, surtout à Paris, renforçaient encore plus ce désir de ressembler aux Européens. Mohamed Ali voulait s'imprégner de la culture occidentale, connaître les sciences, la littérature, s'informer sur les structures

politiques et juridiques et surtout se familiariser avec les stratégies militaires et économiques de l'Europe. Cette curiosité va pousser le chef égyptien à envoyer des boursiers en France et en Italie pour se renseigner de plus près sur les progrès techniques et scientifiques de cet Occident qui fascine de plus en plus de personnes au Machrek.

Rifa'a Tahtawi fut le premier à diriger une mission en France. Il y restera quatre années et traduira de très nombreux ouvrages. On insistait surtout sur les livres scientifiques et techniques. A leur retour, ces étudiants allaient servir de diffuseurs de la culture française. Tahtawi ne pouvait cacher son enchantement et son enthousiasme. Il décrivit son voyage et ses découvertes dans un ouvrage intitulé *Takhlis al ibriz ila talkhis bariz* (*Du raffinement de l'or au résumé de Paris*) qui mettait en lumière les multiples facettes d'une société française avancée et les grandes découvertes scientifiques et techniques de ce pays qui était, en quelque sorte, une sorte de paradis sur terre. L'universitaire Atia Abul Naga cite un passage de Tahtawi dans son livre, *Les sources françaises du théâtre égyptien* (Alger, SNED, 1973) : « *Sache que ces peuples, après les travaux indispensables de la vie quotidienne, ne s'occupent pas des choses divines ou des œuvres de piété; mais ils passent leur temps dans les choses de ce monde, dans les jeux et les divertissements, et ils varient ceux-ci en cent manières avec une ingéniosité merveilleuse.* »

Le titre de l'ouvrage inaugure déjà le protocole de lecture et éclaire le lecteur sur les intentions de l'auteur et son degré de fascination. Le khédivé Ismail s'est même proposé de faire de son pays une partie intégrante de l'Europe. Son règne (1863-1879) était, en quelque sorte, le moment le plus important où se sont cristallisées les idées occidentales. Ce discours pro-européen ou plutôt pro-français s'accompagnait d'une marginalisation des cultures locales considérées comme rétrogrades. Ismail avait une grande admiration pour Louis XIV et Napoléon III et appréciait spécialement la France dont il adopta la langue dans ses relations avec l'étranger. Les élites étaient très séduites par le mode de vie français et les formes culturelles et scientifiques. On reproduisait discours, vêtements, architecture... C'est le temps du mimétisme absolu. Van Bemmelin écrivait ceci dans son livre (*l'Egypte et l'Europe*) à propos du Khédivé Ismail: « *Dès qu'il fut monté sur le trône, il se mit à vivre en grand seigneur à la franque. Palais, ameublement, cuisine et table, voiture et harnais, costumes de cour et uniformes militaires, il lui fallait tout à la franque comme à Paris. Puis, il était impatient d'étaler tout son luxe devant les étrangers auxquels il préparait de grandes fêtes nocturnes à l'euro péenne et devant les princes européens qu'il traitait splendidement à la franque s'ils voulaient bien venir*

voir le Caire. Ce fut dans l'accueil fait à l'impératrice Eugénie que cette hospitalité démesurée atteignit son apogée...¹ »

Ce discours pro-européen caractérisait les relations qu'entretenaient les élites avec la France. La découverte de l'Autre s'était faite de manière paradoxalement calme et teintée de fascination. La campagne de Napoléon mit en lumière le sous-développement des pays arabes et poussa quelques dirigeants politiques comme Mohamed Ali et des lettrés "modernistes" à assimiler toutes les formes de représentation européennes. C'est vrai qu'il existait quelques intellectuels comme Al Afghani ou Abdou qui tentaient de provoquer une sorte de rencontre entre les deux cultures et qui insistaient exclusivement sur l'apport scientifique et technique de l'Occident.

La francophonie investissait les structures politiques, culturelles et économiques au Machrek. Il est évident que les voyages en Europe, l'ouverture de centaines d'écoles par les missionnaires, le rejet de la présence ottomane, les contacts permanents avec l'Europe ont favorisé l'installation de ce discours « francophoniste » sous-tendu par des relents idéologiques profonds. La lecture des textes politiques, économiques, sociologiques et littéraires montre à quel point l'influence française est considérable. On ne peut que s'interroger sur l'"originalité" de certains textes qui ne font que reproduire des passages ou la structure architecturale de quelques romans ou pièces de théâtre français. Un auteur aussi célèbre que Tewfik El Hakim reprit pour sa pièce *Ali Baba*, les principaux éléments de la construction dramaturgique d'un opéra français du dix-neuvième siècle et ignora complètement le texte originel, *Les Mille et Une Nuits*. Les écrivains reprurent souvent sans les interroger un certain nombre de structures reproduites d'ouvrages d'Alexandre Daudet, de Scribe, de Feydeau ou de Hugo par exemple.

La Nahda (renaissance) au 19^{ème} siècle a favorisé un vaste mouvement de traduction et un éveil des élites qui commençaient à se rendre compte des dégâts occasionnés aux sociétés arabes par leurs dirigeants et leurs clercs. Ainsi, les différents contacts entre les Syriens et les Européens, l'occupation de l'Égypte par les troupes de Napoléon et les voyages en Occident donnèrent-ils à voir l'endémique sous-développement des pays arabes et le retard accusé par ces sociétés dans les domaines scientifique et technique. Le futur antérieur, temps très usité par les dirigeants et les élites qui se gargarisaient d'un passé révolu, exagérément embelli et d'un avenir enchanteur, perdait de sa puissance et laissait place à un présent qui dévoilait toutes les scories et les faiblesses de gouvernements et d'appareils politiques trop marqués par la corruption et l'absence de perspectives sérieuses.

¹ Van Benmelin, *L'Égypte et l'Europe*, P. 142.

Le dix-neuvième siècle a libéré la parole et a permis aux élites qui ne pouvaient plus supporter le féodalisme mamelouk et la répression turque de revendiquer la construction d'un Etat centralisé et un développement équilibré qui ferait participer les populations autochtones à toutes les actions et rendrait sa place de premier plan à la langue arabe supplantée par le turc, langue obligatoire. Les luttes engagées allaient transformer le rapport de forces au dix-neuvième siècle surtout que certains dirigeants turcs se faisaient remarquer par leur ouverture d'esprit. A partir de 1840, la majorité des journaux était rédigée en arabe.

Mohamed Ali et le khédivé Ismail encourageaient toutes les actions entreprises par les élites « francophonistes » ou européanisées et envoyaient de nombreuses missions en Occident dont le but évident était de se familiariser avec les progrès scientifiques et techniques et de transférer ce savoir en Egypte. Les Moyens-orientaux étaient conscients de la supériorité de l'Occident. Ils ont cherché donc à l'imiter croyant pouvoir atteindre un niveau de développement semblable. Mais cette fascination de la France, même suscitée par le pouvoir en place, allait rencontrer une féroce opposition d'El Azhar considérée comme l'institution culturelle-clé de l'Egypte et de tout le Machrek. Al Azhar n'enseignait que les sciences religieuses et se retrouvait ainsi isolée dans un Orient qui ne dissimulait pas son engouement et son admiration pour l'Europe.

Au Liban (qui eut sa première imprimerie en 1697) et en Egypte, l'imprimerie allait révolutionner la représentation culturelle, transformer profondément les relations sociales et entamer un véritable mouvement d'éveil culturel. L'imprimerie se fit connaître avec les presses abandonnées par l'armée de Bonaparte. Mohamed Ali ne pouvait rester insensible aux bruits de ces machines, il en fit commander une qu'il installa en 1820 dans le quartier Boulaq. Avec l'essor de l'impression allait se développer la presse qui a permis aux élites de s'exprimer, d'organiser des débats, de faire connaître l'Europe et de publier les premiers textes littéraires de type européen. C'est vrai qu'au début, les romans se caractérisaient par un ton mélodramatique et une forme proche de la maqama (séance, genre arabe proche de la nouvelle). Le premier journal officiel (*el waqa'i el masria*), en arabe et en turc, est paru le 3 décembre 1828. Au Liban, en 1859, Khalil el Khouri crée le premier périodique privé arabe, *Le jardin des nouvelles (Hadiqat el akhbar)*. De nombreux autres organes d'informations ont été créés par la suite: les frères Takla donnent naissance en 1876 à l'emblématique *Al Ahram*; *La vallée du Nil (wadi an nil)* considérée comme le premier périodique égyptien a vu le jour en 1866; Ali Moubarak fonda en 1870 *Rowdat el madaris (le jardin des écoles)*; Jurgi Zaydan (1861-1914) a créé *Al Hilal* en 1892 dans lequel ont été publiés, entre autres, ses romans

largement influencés par Alexandre Dumas père et Walter Scott. La presse a joué un rôle extrêmement important dans la prise de conscience nationaliste, le débat d'idées et la transformation de l'outil linguistique arabe libéré de ses scories et de ses tournures emphatiques et archaïques. C'est dans les organes d'information que se développaient des tribunes politiques et s'exprimaient différentes tendances politiques et idéologiques.

La presse a favorisé l'émergence d'embryons d'une intelligentsia de type "moderne", très influencé par les philosophes des Lumières et a permis l'organisation de sérieux débats mettant en exergue le conflit latent entre les "traditionalistes" et les "modernistes". Même des hommes comme Mohamed Abdou et Rachid Rida se mirent à demander la séparation des pouvoirs religieux et étatiques, et une profonde réforme du système d'enseignement qui mettrait ainsi un terme à l'encadrement de la société par la prestigieuse institution d'El Azhar qui s'était souvent considérée comme une sorte d'Etat dans l'Etat. EL Azhar subit les attaques des "modernistes" voulant limiter considérablement son influence et son impact.

Mais l'élément le plus important qui a donné à la Nahda sa force et sa puissance demeure incontestablement l'école. Les Maronites assuraient l'enseignement en arabe, à côté du turc obligatoire. Les deux grandes familles Al Boustani et al Yaziji qui rivalisaient sérieusement dans le domaine culturel créèrent leurs établissements scolaires et tentèrent de mettre sur pied un enseignement ouvert aux sciences modernes tout en étant très lié aux techniques linguistiques "traditionnelles". Boutros el Boustani fonda *el medrassa el watania* (L'école nationale) en 1863. Les Britanniques, les Français et les Américains ouvrirent plusieurs écoles. Leur objectif était clair: mener un travail d'évangélisation et d'occidentalisation des esprits. L'école était la base essentielle de leur politique. L'université de Beyrouth est inaugurée en 1866. Apparurent également, au milieu du dix-neuvième siècle quelques associations culturelles qui contribuèrent, grâce à leurs activités scientifiques, à éveiller les consciences, à organiser des rencontres et à promouvoir un important élan culturel qui traversa toute la vie sociale et politique. On peut citer, entre autres, l'association syrienne des Arts et des Sciences, le groupe scientifique et l'Académie orientale.

Si l'école était un élément incontournable de la Renaissance, les voyages et les tournées en France de boursiers égyptiens et syriens apportèrent de très nombreuses informations sur les progrès scientifiques et techniques accomplis par les Français et mirent en relief l'inquiétant retard du monde arabe. L'enchantement était au bout du voyage. La France devenait un espace extraordinaire de fascination et de séduction. Au retour, on décrivit, avec le menus détails, leurs découvertes et leurs expériences et appelèrent leurs dirigeants à recopier le modèle européen. Rifa'a Tahtawi (1801-1873)

qui séjourna durant quatre années à Paris, fut le premier à avoir dirigé une équipe de "missionnaires" égyptiens envoyés par Mohamed Ali qui insistait auprès de ses étudiants sur le fait qu'ils devaient transcrire toutes leurs "aventures" et de comprendre les conditions ayant permis à l'Europe de se développer de cette manière et de constituer une armée et une économie aussi puissantes. Il est l'auteur d'un texte, *Takhlis al ibriz fi talkhis bariz (du raffinement de l'or au résumé de Paris)* qui décrivait le séjour de ce lettré égyptien et les nombreuses choses qu'il avait découvertes au cours de son voyage. Le titre de l'ouvrage donne une idée de l'émerveillement et de l'enchantement de l'auteur qui ne pouvait imaginer un autre monde plus beau que Paris. Cette tendance existe jusqu'à présent dans beaucoup de textes du Machrek. Tahtawi s'était également intéressé aux moyens à mettre en œuvre pour provoquer le développement économique en général et l'agriculture égyptienne en particulier. Ali Moubarak (1823-1883) publia un ouvrage en trois volumes, *ilm eddin*, dans lequel il racontait ses voyages et ce qu'il avait assimilé comme expériences et savoir.

Ce formidable engouement pour la culture et la civilisation européenne va s'accompagner par un extraordinaire mouvement de traduction. Déjà, en France, Tahtawi, séduit par le fonctionnement de la société, a traduit la constitution française, le code civil et le code du commerce, a lu et adapté plusieurs ouvrages comme *Télémaque* de Fénelon par exemple. On voulait tout reproduire pour faire connaître dans les pays du Machrek ces grands pays qui étaient synonymes de puissance. Ce grand enthousiasme pour l'Europe s'accompagnait inéluctablement d'un rejet des cultures autochtones et d'une certaine désillusion. En 1835 fut découverte l'Ecole des Langues dirigée par Tahtawi qui avait pour objectif de former des interprètes appelés à traduire des centaines de livres. scientifiques et techniques. Plus de 200 ouvrages étaient déjà traduits en 1848. Seulement deux livres appartenaient au champ littéraire. Traduire, c'était surtout permettre aux écoles de former sur des bases solides les cadres de l'Egypte. On s'intéressait surtout au développement scientifique et technique. L'objectif de cette école était donc clair: imiter l'Europe et construire des usines en empruntant les techniques occidentales. L'imprimerie du Boulaq se chargeait de l'édition de ces ouvrages, sur recommandation de Mohamed Ali Pacha qui lança un grand mouvement de traduction.

De nombreux traducteurs ne maîtrisaient pas très bien la langue française ou anglaise. Certains ouvrages n'étaient en fait que de simples adaptations. Les textes littéraires étaient souvent traduits par des personnes qui connaissaient superficiellement l'outil linguistique d'origine. Hugo, Daudet, Bernardin de Saint Pierre, Molière, Rousseau, Shakespeare ou Scott avaient été sérieusement malmenés, souvent par des écrivains qui

actualisaient les romans et leur donnaient un cachet local, ce qui les rendait méconnaissables. Mustapha Lotfi el Manfalouti considéré comme l'un des premiers romanciers égyptiens faisait vivre ses personnages dans un univers mélodramatique marqué par la présence de récits, de moments intenses et parfois de tournures linguistiques inspirées des maqamate (séances). Ses récits n'étaient souvent que de simples reproductions des œuvres de Chateaubriand, d'Alexandre Dumas ou de François Coppée. On tenta donc de transposer dans la langue arabe des textes français ou anglais qui perdaient leur littérarité et leur poésie. Nous sommes en présence de traducteurs qui dénaturent totalement les textes d'origine. La lecture des traductions par Hafiz Ibrahim des *Misérables* de Hugo et par Jurgi Zaydan (1858-1930) des œuvres de Walter Scott donne à voir l'égyptianisation de l'univers romanesque et une structure syncrétique qui caractérise la construction formelle. Des pièces de Molière furent traduites par Othmane Jalal (1829-1898) en arabe populaire qui entreprit surtout une grande entreprise d'actualisation- adaptation ouvrant ainsi la voie à d'autres auteurs arabes.

Ces adaptations ou ces traductions ont apporté un nouvel éclairage sur les sociétés arabes et ont emprunté d'autres formes littéraires qui s'imposèrent par la suite dans tout le monde arabe. Mais le texte le plus accompli demeure *Hadith Issa ben Hicham* de Mohamed al Mouwaylihi (1858-1930) qui mettait en situation, de manière satirique, l'univers social égyptien et décrivait, en utilisant une description proche des naturalistes, certains espaces européens tout en insistant sur la difficile question du syncrétisme culturel. D'ailleurs, l'auteur recourait à deux formes d'écriture obéissant à des normes différentes: le roman européen et la maqama. Le texte de Mohamed Hussayn Haykal, *Zayneb* correspondait à une facture réaliste et marquait son époque.

Ainsi, tous ces phénomènes pourraient permettre des relations extrêmement intéressantes entre la France et les pays du Moyen et du Proche Orient. Ce n'est pas sans raison qu'un Egyptien dirigea pendant quelques années l'organisation internationale de la francophonie. Il s'agit de Boutros Boutros Ghali, ancien secrétaire général de l'ONU.

Ahmed CHENIKI